Mémoire des siècles

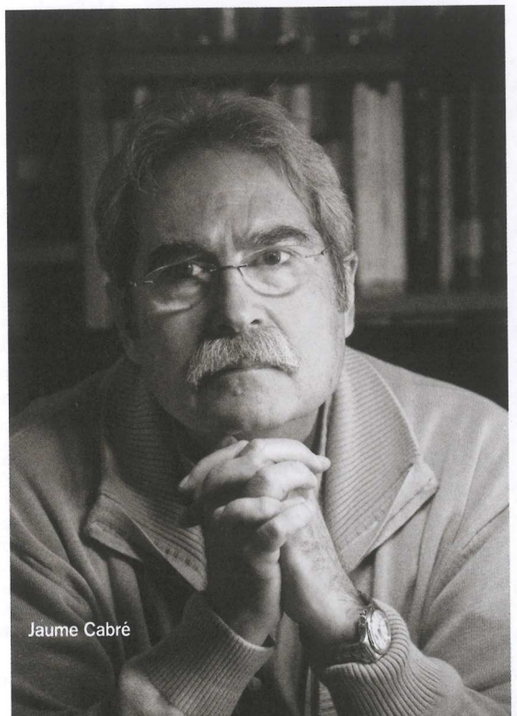
Jaume CABRÉ

Le romancier espagnol explore l'Histoire et ses soubresauts en mêlant souvenirs, personnages, et réussit brillamment à faire surgir de la barbarie la permanence de l'art. Magistral !

Attention à Jaume Cabré, c'est du lourd ! Mais pas pesant ni indigeste pour autant. En Espagne, son œuvre prend le relais de celle d'Antonio Muñoz Molina pour empoigner l'Histoire à bras-le-corps et en exhiber les secrets les moins avouables. Né en 1947 à Barcelone, ancien professeur de lycée, Cabré a fait ses gammes au mitan des années 1970 en signant des nouvelles dans lesquelles, déjà, il annonçait les couleurs : des récits où il est question des guerres et du pouvoir politique mais, aussi, de musique et de création artistique – des thèmes récurrents dans tous ses livres. La suite, ce sont des romans impressionnants – à gestation lente –, dont trois ont déjà été traduits chez Christian Bourgois. *Sa Seigneurie*, d'abord, tableau accablant de la corruption judiciaire dans la Barcelone de la fin du XVIIIe siècle, à l'époque où une aristocratie aussi veule qu'abjecte étouffait les scandales jusque dans les sacristies. Puis nous avons découvert *L'Ombre de l'eunuque*, un tour de force narratif où les concertos d'Alban Berg servent d'accompagnement musical à des événements autrement plus grinçants – les dernières années du franquisme, dans une Espagne saignée à blanc. Quant aux *Voix du Pamano*, c'est encore un autre zoom sur l'Histoire et sur la manière dont notre mémoire collective est falsifiée lorsqu'elle est transmise par ceux qui détiennent le pouvoir.

Il se pourrait bien que *Confiteor*, le nouveau roman de Cabré, soit la clé de voûte de toute son œuvre. Près de huit cents pages tressées menu. Huit années de travail, le nez dans les archives. Une ambition folle. Une érudition éblouissante et un scénario digne du *Nom de la rose*. Mais en beaucoup plus ténébreux puisque le Catalan y fait défiler cinq siècles d'horreurs, un chapelet d'événements qui, tous, ont incarné la barbarie des puissants, de l'Inquisition à Auschwitz et à la dictature franquiste. Voilà pourquoi, au-delà d'une intrigue remarquablement brodée, la véritable dimension de cette fable faustienne est métaphysique : une réflexion sur la cruauté, le mal, la trahison, le fanatisme et, surtout, sur cette part maudite d'inhumain qui, au cœur même de l'humain, nous condamne à être des familiers des enfers. Avec des personnages qui, souvent, pourraient réciter le confiteor – et faire leur mea-culpa – devant le tribunal de l'Histoire. « En catalan, explique Cabré, mon livre s'intitule *Jo confesso*, une expression qui, dans cette langue, possède au moins deux significations : confesser à la manière du sacrement religieux mais, aussi, avouer un délit à la police ou sa culpabilité à quelqu'un. »

De l'Inquisition à Auschwitz et à la dictature franquiste


Jaume Cabré

Le récit commence dans la Barcelone de 1950. Adrià Ardèvol, 10 ans, raconte son enfance solitaire derrière les tentures d'un appartement cossu du quartier de l'Eixample, entre un père trafiquant d'antiquités – qui veut faire de lui une sorte de Pic de la Mirandole polyglotte – et une mère qui lui invente un avenir de violoniste virtuose… De beaux rêves, dans l'écrin d'une famille pourtant peu reluisante dont Adrià brûle de se libérer. Dès l'adolescence, il a choisi son camp : devenir professeur pour faire l'autopsie du passé et comprendre les racines de ce Mal absolu dont se sont abreuvés l'Espagne et le reste de l'Europe, depuis la nuit des temps. Sa confession, il l'adresse à la femme de sa vie – Sara, son grand amour – avant que son récit ne soit interrompu par ses propres défaillances – l'amnésie le menace – et, surtout, par de multiples embardées vers les charniers de notre Histoire.

Autant de digressions où le romancier se permet toutes les audaces. L'inquisiteur Nicolas Eymerich peut, par exemple, prendre le visage d'un tortionnaire nazi soudain parachuté dans l'Espagne du XIVe siècle, un raccourci saisissant qui montre que la même cruauté, par-delà les époques, a toujours galvanisé les despotes de tout poil. Et pour que son lecteur ne s'égare pas en chemin, Cabré invente un fil rouge qui traverse toute sa fresque : ce violon qui changera de propriétaire de siècle en siècle, symbole de la permanence de l'art face à l'inconstance des hommes. D'une scène à l'autre, d'autodafés en massacres, ce *Confiteor* est un inventaire de l'infamie, un opéra de bruit et de fureur où la littérature éclaire ce que dissimule l'Histoire, afin d'en expier les fautes. Magistral.

André Clavel

★★★★ ***Confiteor (Jo confesso)*** par **Jaume Cabré,** traduit du catalan par Edmond Raillard, 782 p., Actes Sud, 26 €

Eaux profondes

Juli ZEH

Deux Allemands séjournent sur une île des Canaries pour s'initier à la plongée auprès de Sven. Ce dernier va perdre tous ses repères.

Juli Zeh, très remarquée outre-Rhin.

★★★ ***Décompression (Nullzeit)*** par **Juli Zeh,** traduit de l'allemand par Matthieu Dumont, 282 p., Actes Sud, 21,50 €

Juli Zeh est l'une des figures de proue de la nouvelle garde allemande. Née à Bonn en 1974, elle a pris la relève des intellectuels qui, à la suite de Grass et de Böll, n'ont cessé d'intervenir dans le débat public. Sur le terrain littéraire, c'est avec l'effrayante *Fille sans qualités* qu'elle s'est définitivement imposée, en 2004. Elle s'y inspire de la tragique fusillade du lycée d'Erfurt – seize morts en 2002 – pour évoquer le profond désarroi d'une jeunesse tentée de choisir le camp du nihilisme, par désespoir et par peur de l'avenir. Juli Zeh s'est ensuite frottée au roman d'anticipation avec *Corpus delicti*, qui se situe en 2057 dans un pays dictatorial où les habitants doivent s'astreindre à une redoutable discipline hygiéniste, sous haute surveillance policière, avec Big Brother dans le rôle du législateur.

Décompression est la confession d'un homme soudain chassé du paradis au cœur duquel il croyait pouvoir se réconcilier avec lui-même. Nous sommes sur une île des Canaries, où Sven a débarqué il y a quatorze ans afin de tourner le dos à une Allemagne jugée trop consumériste. Dans ces décors idylliques, il est devenu moniteur de plongée sous-marine, un travail qui lui permet de se détacher du monde, dans le silence des profondeurs. « Le 23 novembre, j'allais fêter mon anniversaire à cent mètres au-dessous du niveau de la mer », dit cet incorrigible solitaire au moment où un couple d'Allemands arrive sur l'île pour s'initier à la plongée : Theo, un écrivain désabusé, flatté par la critique, et sa compagne Jola, une fille de riches, une actrice de série B qui joue dans une série télé médiocre et qui rêve de donner un nouveau souffle à sa carrière.

C'est ce couple qui va faire voler en éclats la quiétude de Sven. Parce que leur relation sadomaso le déstabilise. Et parce que Jola va l'entraîner dans un drôle de jeu, une liaison assez perverse pour que les deux partenaires y laissent des plumes : sous le regard mordant de la romancière allemande, les profondeurs translucides des Canaries se transformeront bientôt en eaux troubles, de plus en plus troubles, avant que Sven ne constate que le diable est venu le rattraper sur cette île de rêve. Un de ces contes cruels dont Juli Zeh a le secret. **A.C.**

OLNI Planète

Hugh HOWEY

Phénomène éditorial, projet littéraire à plusieurs entrées, *Silo* est un Objet Littéraire Non Encore Identifié. Dont voici le premier tome.

Silo, c'est l'histoire d'un succès moderne. Débuté en juillet 2011, quand Hugh Howey, 37 ans, alors employé d'une librairie universitaire, vend en ligne (99 cents) le premier épisode de son projet sur Amazon, via un programme d'autopublication. Quelques mois et quatre nouveaux épisodes plus tard, *Silo* est devenu un phénomène à 23 000 exemplaires vendus. Racheté et publié en version papier par la prestigieuse maison Simon & Schuster, le projet est devenu une trilogie vendue à 500 000 exemplaires tous formats confondus. Le phénomène arrive donc en France cet automne. Par Actes Sud, qui en profite pour inaugurer avec ce premier tome une collection de science-fiction, Exofictions, pilotée par celui qui tient les rênes de la collection Actes Noirs, Manuel Tricoteaux.

★★★ ***Silo (Wool),*** **tome 1,** par **Hugh Howey,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Yoann Gentric et Laure Manceau, 558 p., Actes Sud, 23 €

Silo, c'est une histoire post-apocalyptique classique : après un événement au début indéterminé, quelques milliers de survivants ont établi une société dans un silo souterrain. Pas d'ascenseur, mais un escalier en spirale tout le long des 144 étages. Monter ou évoluer prendrait ici des années. Au sommet : les dignitaires. En bas : les ouvriers et les machines génératrices d'énergie, les circuits informatiques, les fermiers produisant la nourriture. Un univers clos, figé et tenu de main de fer par un shérif et un maire – l'un d'eux sera assassiné. En attendant, on censure, on interdit quasiment tout, on contrôle information et naissances. Ceux qui enfreignent les codes sont expulsés en dehors du silo, où l'air est toxique. Avant de mourir, ils doivent nettoyer les capteurs qui retransmettent les rares images parvenant du monde extérieur.

Dans ce premier tome, Howey allume les mèches d'une insurrection, tout en peignant fort patiemment ce qui a donné naissance à cette excroissance. Des chapitres très courts font avancer l'action, corsent le suspense et l'intrigue, tout en parvenant à préserver le mystère sur le monde d'avant – ce qu'il était, ce qu'il est devenu. *Silo* est un projet littéraire à l'image de l'habitacle qu'il décrit : simple, mais grouillant et hors norme. S'il souffre de certains temps morts, il donne corps à une révolte grâce à une corde réaliste et sociale d'une rare intensité en SF. La grande qualité de ce premier tome est d'ailleurs de reléguer assez loin la question du genre : c'est tantôt un polar, tantôt un western, tantôt une contre-utopie sociale, tantôt un appel à l'insurrection. Au final, une fiction futuriste abordable par tous les publics adultes. Qui guetteront donc le tome 2, annoncé pour l'hiver. Une révélation.

Hubert Artus